

MEMOIRES D'UN BEBE

Frédéric Jésus

« Tu épingleras des peut-être aux ailes de tous tes projets. »

Georges Duhamel – *Les plaisirs et les jeux*

*« Toute l'évolution du monde vivant va d'une liberté minimum
à une liberté maximum. »*

Vassili Grossman – *Vie et destin*

*« Nous sommes cette drôle d'espèce
qui commence son existence dans la certitude de sa fin à venir. »*

Claire Marin – *Les Débuts. Par où commencer ?*

*« Le citoyen d'une dictature revient au stade du bébé :
langé, nourri et tenu au berceau par une force omniprésente,
qui sait tout, qui peut tout, a tous les droits sur lui, pour son propre bien.*

*L'individu est débarrassé de son autonomie,
de sa faculté de se tromper, de se mettre en danger. »*

Virginie Despentes – *King Kong Théorie*

« Eh quoi ! Vous n'avez jamais vu de bébé ? » Ils sont là, fébriles, à tournicoter autour de mon berceau en plexiglass, à s'extasier ou à faire semblant de, à tenter de me tripoter ou même à se risquer à. Seules les femmes affublées de blouses blanche ou rose et aux cheveux ramassés sous des bonnets vert savent un peu se tenir : gestes professionnels, précis et, aussitôt après, deux pas en arrière vers la porte de la chambre, direction sortie. Mais les autres, la famille, les amis de la famille : au secours ! Ils commencent par émettre en vrac un flot de risettes énamourées, assorties de monosyllabes bêtifiantes et quasi bavotées, le tout étant hélas imparablement conçu à mon intention. Ceci fait ils prodiguent à celle de ma pauvre mère – il est vrai qu'elle a bien hurlé pour m'extraire de ses entrailles ! – un catalogue entier de compliments empathiques et un poil sur-joués. Après quoi ils activent de leurs index fiévreux la fonction photo-vidéo de leurs *smartphones* et déballetent pour finir une série de commentaires insatiables sur le registre *« les yeux de son père »*, *« le front de sa mère »*, *« le nez de sa grand-mère »*, etc. Souriant jaune, je les imagine frôler quelque référence narquoise au *« tiers gauche de la lèvre supérieure de son arrière-petite-cousine »* ! Ouais, et au zizi ou à la zézette de qui, pendant qu'ils y sont ? Désolé, messieurs-dames, mais tous ces attributs sont les miens, je suis né avec, et je ne les partage avec personne, vous le saurez bien assez tôt.

En attendant, je fais mine de dormir. Ça nettoie mon champ de vision et eux, ça les oblige à chuchoter. Enfin : un peu, pas assez, et pas assez longtemps. Car voilà maintenant qu'une fois expédiée l'évocation de mon poids de naissance, sujet aride s'il en est, ils se mettent à commenter mon prénom. Et là, je serre les poings sous le drap. Je sens même, deux dizaines de centimètres plus loin, mes orteils se crispier. Le nom de famille, passe encore, il paraît que c'est obligatoire et codifié. Mais de quel droit deux d'entre eux m'attribuent-ils un prénom au motif qu'ils m'auraient, paraît-il et comme on dit, *« donné la vie »* ? La belle affaire ! Il s'agit en l'occurrence, soyons clair sur ce point, d'une vie que je n'ai pas demandé à recevoir, ou alors qu'on me démontre le contraire. Soyons plus clair encore et récapitulons : n'ayant rien voulu recevoir, je ne veux rien partager non plus. Ma vie

m'appartient depuis qu'à mon insu, il y a neuf mois mais surtout quelques heures de cela, je suis tombé dedans sans préavis. Je ne suis pas bravache, et je vais donc faire en sorte de m'en débrouiller. A ma façon. Du début jusqu'à la fin. A ce propos, que personne ne vienne non plus me parler, le moment venu, de me « donner la mort » ! Merci mais, dès mon premier souffle, j'ai compris que ma mort m'appartiendrait tout autant que ma vie et que je saurai aussi me servir tout seul dans la palette des scénarios de sortie disponibles.

Je reviens à cette affaire de prénom, puisqu'elle les fait encore s'agiter et gazouiller dans mes immaculés parages. Motif perceptible de cette fièvre matrimoniale : tout prénom est supposé être porteur d'une histoire. Une histoire historique, déjà, parsemée d'autographes de rois et de reines, de héros et d'héroïnes, de saints et de saintes, de révolutionnaires, d'artistes et d'athlètes. Mais aussi et surtout, à les écouter, une histoire privée, petit bras, brandie sur les blasons ou juste camouflée dans les recoins de cette famille dont, manifestement, la majorité des personnes ici présentes sont parties prenantes. Ah la belle affaire ! Qu'ai-je besoin, si tôt dans l'existence, de telles panoplies quand je pressens que ma première tâche sera de m'extraire au plus vite de cette ambiance de couches culottes et de mignardises en rafale que je découvre à peine venu au jour ?

Qui plus est, ce prénom dont on est si pressé de m'affubler pour la vie s'avère le prétexte d'une décision non moins arbitraire et, selon moi, largement anticipée : l'attribution d'un sexe (là encore, je n'ai rien demandé) et du genre qui va avec (la couleur de mes barboteuses, l'allure de mes candidats-doudous, etc.). Ah, si seulement je savais parler ! Ou juste faire entendre et comprendre par quelque interprète en langue des signes ce qui parle déjà en moi. Eh bien je dirais, en ce premier jour de ma vie où mon père va se sentir tenu de se précipiter au Bureau de l'état civil avec sa barbe de trois jours – à moins que ce soit ma « seconde maman » s'il se trouve que je sois né dans une famille tendance, mais il ne m'a pas semblé –, je leur dirais donc : *« Halte au feu ! Côté sexe, prière messieurs-dames de vous calmer un peu ! Sachez qu'à ce stade je m'en fous comme de ma première échographie. On avisera plus tard, ou pas... Si vous tenez vraiment à m'étiqueter, contentez-vous d'inscrire sur vos formulaires le prénom de Claude, de Dominique ou de Camille, cela suffira bien pour l'heure. Et puis non, rayez les mentions inutiles : Claude c'est parfait. Boiteux à souhait, mais qui le sait ? Un nom d'empereur, paraît-il, accroché sur l'arbre généalogique entre Caligula le fou et Néron le sanguinaire. Ou bien optez sans rougir pour la version : "Madame Claude, proxénète reconnue d'utilité publique". Voilà qui, dans tous les cas, ouvrira le champ à mon imagination de super-bébé et saupoudrera ma chair tendre de moins de talc que de promesses de super-pouvoirs. De mon destin officiel, je saurai m'affranchir le moment venu, noyer les reflets, étrangler les serpents, inventer ma voie, et peut-être que je n'en démordrai pas jusqu'à ma mort ».*

Telle pourrait donc être ma première déclaration publique. Ceci étant, je ne suis né que depuis quelques heures et ma simple arrivée en ce monde, le vôtre, semble déjà vous faire un certain effet. Je vous vois et vous entends vaguement vous affairer et délibérer en tous sens. Quant à moi, pour l'instant, mon activité alterne entre deux grands pôles : dormir, pour vous échapper, fut-ce à votre insu ; et manger, pour vous survivre, fut-ce à vos dépens.

Pour la première activité, je n'ai besoin de personne – c'est là tout son intérêt. Je peux même feindre de dormir, je l'ai déjà fait pour éloigner les importuns. Ou pleurer suffisamment fort et longtemps pour que, je l'ai vite observé, tout le monde autour de moi soit soudain fort désireux de me voir

m'assoupir. Moi le premier. Ne suis-je pas plus angélique – et pénard – lorsque je roupille enfin ? Des deux côtés du berceau, le sommeil est un armistice.

La seconde activité, en revanche, et comme je vais l'apprendre, me place en totale dépendance de ce qui m'est servi et de comment cela m'est servi. J'ai goûté du sein, généreux ou contraint de l'être, de celle – pourtant bien éprouvée par l'accouchement – que l'on me désigne comme ma mère (ce que je valide : je reconnais peu ou prou sa voix). Vraiment chaud et doux, *a priori* sympa, je n'en disconviens pas, il est pourvoyeur d'un lait un peu fade mais délivré à bonne température. Oui, mais à quel prix ! Trouver le téton, parfois du bout des doigts, en changer le cas échéant entre deux goulées, aspirer bien fort, conjurer la fausse route en cas de rhume bouche-nez, subir une douche permanente de commentaires énamourés et de caresses intempestives qui déconcentrent, quel *pensum* ! Je comprends certes, maintenant que le cordon ombilical a été débranché, que le besoin de m'alimenter par la bouche est incontournable, impérieux même si j'écoute la clameur de mes organes. Mais tout de même ! Que penser de cela ? A quoi cela m'assigne-t-il pour la suite ?

Je me posais déjà la question à propos des collègues que j'entendais vagir dans les chambres adjacentes de la maternité. Mais depuis que j'ai quitté cette usine à bébés, de nouveaux parfums profanes – d'œillet, de légumes, de saucisses, de tabac, etc. – sont venus assiéger, sans prévenir, mes narines pourtant si bien habituées aux premières effluves ambiantes d'antiseptiques, de lait caillé et de diarrhées néonatales. Et je me le demande plus encore : ces bipèdes devenus plus ou moins familiers à force de défiler sous mes yeux, de m'imposer leurs nouvelles odeurs, sans parler de leurs clameurs étouffées, dans chaque pièce de cette maison où je suis désormais trébuché dans leurs bras qui m'étreignent, oui, ces envahissants bipèdes doivent-ils eux aussi payer des mêmes efforts que moi, assortis des mêmes rododromades et gesticulations, la simple possibilité – couplée à l'ardente nécessité – de chaque jour se nourrir et s'abreuver ? Si oui, ça promet pour la suite ! Vertigineuse dépendance ! Terrifiantes perspectives d'intranquillité ! Si non, quelles alternatives envisager sans attendre ? Quelles échappatoires ?

Première piste entrevue : dès la maternité, j'ai eu l'occasion d'expérimenter le biberon. Il m'y fut tout d'abord administré par une personne en blanc (ou en rose ou en vert), et ceci au double motif : que, comme, je l'avais d'emblée présumé, ma très chère mère avait besoin de se reposer, surtout la nuit, quand ma voracité ignorait les trêves nyctémérales ; et que mon très cher père, le préposé à l'état civil, était réputé être un incompetent notoire en matière de maternage – et pour cause, d'ailleurs : j'appris plus tard que le mot « paternage » n'existait pas. Mais que m'importaient le contexte et les motifs de ce recours au biberon, j'en avais quant à moi tout de suite apprécié l'option ! Bien sûr, le caoutchouc surprend un peu les lèvres, au début. Cependant, correctement percé et orienté, il garantit un débit et une prise d'air faciles à maîtriser. J'apprécie surtout le caractère technique de l'opération, la relative neutralité affective de cet objet dispensateur de lait, fut-il industriel. Depuis mon transfert en ces lieux dotés de toutes les apparences de ma désormais demeure familiale, même mon père et même ma sœur et mon frère aînés sont de temps à autres autorisés à me le présenter sur leurs genoux maladroits et dociles. Tout cela contribue à rendre mes tétées plus paisibles, moins exigeantes, moins exclusives, autrement et tout simplement dit : d'autant plus nutritives que moins éreintantes. Cela me convient, et c'est décidé : je choisis le biberon et, par conséquent, je hurle dès que ma mère me propose l'un ou l'autre de ses seins. Il n'y a dès lors rien à négocier. Peu m'importent les discours compliqués que cette première expression de

mon inflexible décision suscitent autour de moi, le résultat est là : une fois mon biberon ingurgité d'un trait jusqu'à la dernière goutte, et accompli le rituel du rôl libérateur émis, tapotements dans le dos aidant, sur une épaule parentale ou l'autre, j'ai tôt fait de m'endormir, souriant et repus, au fond de mon berceau. Ma volonté qu'il en soit ainsi rejoint les aspirations profondes et à peine dissimulées des quatre témoins de la scène – et qui s'affirment de plus en plus constituer à mes yeux les personnages-clés de ma famille – à savoir : déguster en paix leur pizza, leur blanquette ou leur *osso bucco*, sans moi et loin de moi. Ainsi soit-il !

Ce point technique une fois résolu à mon initiative, peut alors s'installer le rythme qui me convient, à ce stade de mon existence : me nourrir-dormir-me nourrir-dormir, etc. Il faudra cependant que je trouve un jour le moyen de leur faire savoir qu'outre le lait j'apprécie aussi le jus de tomate, apparu très tôt dans mes rêves. Rouge, épais et salé, comme le sang qui m'a nourri dans le ventre de ma mère. Anticipant la survenue des dents qui m'ouvriront à la possibilité de la morsure, puis des pensées complexes qui m'introduiront à celles du meurtre ou de la guerre, je souris cyniquement à l'idée que la tomate pourrait d'ores et déjà conférer un peu de couleur, voire une touche dramatique, à mes tristes « couches ». Celles qu'on me renouvèle entre le dormir et le manger – tout en grimaçant sur le ticket de caisse inflationniste du supermarché qui en sanctionne le *pack* de soixante – , et ceci au moyen de la gymnastique de plus en plus mécanisée que l'on m'impose à cet effet. Qu'on en juge : saisie et levage d'une main de mes petites chevilles dociles ; flexion de l'autre, à cent-vingt degrés, de mes jambes potelées sur mon ombilic désormais cicatrisé ; évacuation plus ou moins dégoutée de la couche dument imbibée et souillée par mes soins ; application sur le siège ainsi mis à nu d'un autre « lait », un « lait de toilette » comme ils disent ; installation et fixation virtuoses d'une couche bien sèche, avide d'accueillir mes prochaines productions de pisse et de merde aussi molle que monocolore. Et félicitations de routine, pour finir, de m'être prêté de la sorte à ce rituel idiot mais manifestement incontournable – jusqu'à ce qu'un beau jour j'en décide autrement.

Quelle humiliation, en attendant, que cette mobilisation passive de mon corps pourtant si agile – qui d'autre que moi, autour de moi, est par exemple capable comme je le fais de porter son gros orteil à sa bouche ? Quel manque flagrant d'anticipation des exploits du champion d'athlétisme, de cyclisme, de ski de fond ou de tennis que je deviendrai sans nul doute – mais qui d'autre que moi le sait ? – d'ici quelques années !

Ceci étant, et dans l'immédiat, peu m'importe d'apprendre, à l'occasion de ces pénibles séances, ce qui se trouve ou ne se trouve pas à la jonction de mes cuisses grassouillettes. Je ne prête pas même l'oreille aux commentaires lâchés à ce sujet par la personne qui, femme ou homme, officie gravement sur mon entre-jambes, couche sale dans une main et couche propre dans l'autre. Pas plus que je ne cherche à croiser son regard faussement inattentif. Et je mets délibérément mes sens en veilleuse lorsqu'il arrive que son badigeon de crème se fasse plus insistant que nécessaire sur ma peau. Ou bien je choisis de me concentrer plutôt sur l'arôme et la texture appréciables de la dite crème, de ce « lait » dont la dispensation est annonciatrice de plaisirs d'un tout autre ordre, je le soupçonne, que ceux émanant de la succion du sein ou du biberon. De toute façon, les couches dont on tient tant à m'enserrer jour et nuit le bas-ventre m'empêchent d'explorer de la main ce qu'il en est de mon anatomie. Et, pour tout dire, cela m'indiffère à peu près autant que la couleur du papier peint dont ma chambre est tapissée. Ou que la musique émolliente du mobile installé au-dessus de mon berceau – d'autant plus inutilement, d'ailleurs, qu'il est pour moi acquis depuis ma naissance

que je décide seul de m'endormir, et quand, ou de ne pas m'endormir. Je me dis que j'aviserais de même, le moment venu et selon les circonstances, des conclusions à tirer de cette zone inaccessible de mon corps dès que j'aurai à en connaître. Et des conclusions à tirer de bien d'autres choses encore, plus ou moins liées entre elles. Je ne suis tout de même pas né pour subir, sans rien faire et sans mot dire, les aléas de ma présence au monde ! Pour l'heure, certes, je ne parviens encore ni à me déplacer seul ni à mettre en parole ce que je ressens et ce que je sais. Mais patience ! Je devine assez bien que mon émancipation sera d'autant plus solide et durable que sa conquête se fera sans en brûler les étapes. Et sans en retarder non plus les échéances.

* * *

Ma première année de vie se déroule donc ainsi, un peu ennuyeuse, mais elle me rend malgré tout, et peut-être de ce fait, plus attentif et concentré que ce à quoi sa quotidienne banalité voudrait me cantonner... Je mange, ou plutôt je bois, bref je m'alimente. Bientôt me parviennent les premières bouillies, les premières soupes, les premières compotes, et les fameux petits pots. Rien de vraiment exaltant côté saveurs et consistances, et toujours pas de jus de tomate, mais peu importe. Un jour viendra, je le pressens, où il en ira autrement. Pour le reste, je dors encore beaucoup, même la journée, il y a si peu d'autres choses à faire. Je pisse et je chie dans mes couches, sans y prêter beaucoup d'intérêt, si bien qu'il faut régulièrement me « changer », comme ils disent, selon le fastidieux rituel prescrit. Entre ou au fil de ces routines, on me parle avec des mimiques et des intonations qui n'honorent guère mes interlocuteurs, on me manipule, me tripote et me bécote bien plus que je ne le souhaite, et toute cette agitation relationnelle m'indiffère au plus haut point. Je crois cependant comprendre que mon entourage se réjouit d'être persuadé du contraire. Ou qu'il craint parfois de ne l'être pas. Alors, bon enfant, pas hostile – mais soucieux de ce que nul ne me soupçonne d'être sourd, aveugle, autiste ou que sais-je encore, et d'échapper aux IRM, fonds d'œil et autres pénibles investigations pouvant en résulter – , je m'emploie à sourire et gazouiller le plus souvent possible à l'intention de qui m'approche. Je trouve aussi, en ces interactions auxquelles je m'astreins, l'occasion de rigoler *in petto* des sourires et gazouillis, rassurés et bienveillants, qu'elles déclenchent en retour. Sauf chez mes dénommés frère et sœur, dont je surprends parfois le regard noir et lucide qu'ils me jettent en douce. Ainsi, l'été venu, et avec lui les guêpes, ma sœur ne profite-t-elle pas un beau soir de ce que mes parents et leurs invités sont accaparés par la cérémonie dite de l'apéro pour écarter le voile de tulle dont mon berceau a été revêtu pour me protéger de leurs piqures ? La voyant faire, je la gratifie aussitôt d'un large sourire qui signifie à la fois « *message reçu !* » et « *toi, tu m'intéresses, on va bien s'entendre, tous les deux !* ». Ce qui, en réalité, n'arrivera jamais, pas plus qu'avec mon frère. Toujours est-il que, troublée, elle remet sans tarder le voile en place et s'éloigne en maugréant quelques secrètes et sincères malédictions de son cru.

Ceci étant, rien de très significatif ne vient marquer cette première année. Je constate que, la nuit, il n'y a rien à voir et pas grand-chose à entendre – sinon d'étonnants soupirs et feulements provenant parfois de la chambre de mes dénommés père et mère. Je persiste donc dans ma décision d'y consacrer, sans jamais me réveiller ni réveiller quiconque, l'intégralité de mon temps de sommeil, et ceci à la grande satisfaction de ma dénommée famille qui ne manque pas, absurde fatuité, de s'en prévaloir. En revanche, ma vue se faisant peu à peu plus précise, je lui demande chaque jour d'examiner en détail de nouveaux objets, lesquels ne suscitent en réalité que mon intérêt de principe – il faut bien apprendre de quoi se compose son environnement – bien plus que ma réelle curiosité.

Sauf pour ce qui concerne les bouteilles de jus de tomate ou de ketchup, mais il en passe rarement dans mes parages. Et plus généralement, j'en ignore les raisons, pour toutes les entités de couleur rouge. Y compris pour les lèvres de ma mère, les soirs suivis de soupirs et de feulements.

Dans le même temps où mon sommeil s'organise et où ma vision s'aiguise, les mouvements de mon corps et les gestes de mes mains semblent perdre en souplesse, mais gagner en précision et en coordination. Je pressens que s'ouvre l'occasion de nouvelles et audacieuses décisions à prendre au fil de la vie courante, et notamment celles de reptations inédites à envisager, au-delà des parois de mon berceau et sur mon tapis de jeu, pour aller examiner moi-même ce qui s'offre à ma vue. De passionnantes semaines s'écoulaient alors, désormais polarisées par mes projets et mes premières expériences d'émancipation psychomotrice – c'est-à-dire aussi pour ce qui les motive.

J'effectue ainsi, un beau jour, la découverte jubilatoire de la purée d'artichaut-betterave-poulet immédiatement suivie de celle de la compote de banane-fraise. Mais c'est au prix d'un conflit récurrent avec une petite cuillère qui, manipulée de l'extérieur, me régale à deux reprises de cette orgie de rouge tout en s'acharnant à en récupérer les débordements sur le pourtour de mes lèvres. Pacifique et déterminé – une posture que je saurai développer par la suite –, mais sans chercher pour autant à dissimuler mon agacement et mon impatience, je réussis en cette double circonstance à confisquer la dite petite cuillère des mains de qui la pilote et, de mon propre chef, à gérer à ma façon chacune des deux phases – plat de résistance et dessert – de ce festin. Dont acte, admet-on alors autour de moi, et un nouveau synopsis de mes repas finit par s'imposer d'abord, à s'installer ensuite : à moi désormais la cuillère, et ceci jusqu'à mon dernier jour.

Je commence de même à m'extraire de mon berceau, à déambuler et crapahuter en quadrupède sur mes genoux et mes poignets, et nul ne songe à s'y opposer – non avoir préventivement mis en hauteur ou à l'abri tel ou tel précieux bibelot soudain rendu accessible à mes explorations. On me voit en effet repérer, rejoindre et manipuler en conquérant les objets de mon choix, et plus seulement ceux qu'on me tend. Je déclenche ainsi des situations et des réactions dont je suis fier et heureux d'être l'auteur. J'observe alors l'approbation bienveillante, parfois même l'adhésion émue, ou à l'inverse l'indignation absolue, suscitées chez mes proches – parents, frère et sœur aînés, autres adultes et enfants présents aux alentours – par mes diverses initiatives. Sont ainsi admises avec un sourire indulgent, et donc aisément validées, celles – captation de jouets anodins et désirables mais ne m'appartenant pas, déroboade sur une table basse d'un biscuit savoureux et aussitôt mâchonné en cachette, saisie minutieuse mais dépourvue de cruauté de fourmis, de scarabées et même de sauterelles à ras de pelouse –, celles donc que l'on peut attendre de moi, qu'on admet sans les applaudir et qu'on s'abstient de décourager. Elles définissent aux yeux de tous, aux miens y compris, le personnage émergent – l'enfant légitimement espiègle, habile et intrépide – qu'on m'autorise d'incarner sur la sphère familiale et sur d'autres sphères proches : les squares, les aires de jeux publics, les demeures et jardins des grands-parents et des amis de la famille, etc. Et puis il y a les initiatives qui n'appartiennent qu'à moi, à la personne que j'entends être ou devenir, dont les motifs ne réjouissent ou dont les conséquences n'étonnent que moi – la poupée en robe rouge de ma sœur plongée dans la poubelle ou la cuvette des WC, l'effeuillage sauvage d'un massif de coquelicots, le verre d'eau délibérément renversé sur le tapis de ma tante parce qu'on m'a refusé d'y plonger un pinceau saturé de gouache rouge pour peindre un drapeau sur le mur –, celles qui déclenchent un hourvari de protestations indignées ou colériques, voire une tape sur la main ou même une fessée

légère que je m'empresse de consigner en poussant des hurlements démesurés suivis de câlins coupables ou de confirmations à visée éducative précoce, ou des deux ensemble.

* * *

Je constate assez froidement qu'un écart, pour ne pas dire un banal conflit d'appréciation, commence à se creuser entre le *personnage* escompté – disons : l'apparence du bébé sage et docile – et la *personne* réelle – disons : l'émergence du bébé explorateur et imprévisible – que je m'efforce de faire coexister en moi et, le cas échéant, pour autrui. Or, à l'évidence, et non moins banalement, le « personnage » que je sais déjà mettre en scène m'ennuie et m'entrave, même si j'accepte de temps à autre de l'incarner pour qu'on me laisse tranquille et me gratifie, à toutes fins utiles, d'un gage de conformité. Alors que seule la « personne » réellement et profondément en jeu excite mon intérêt pour l'existence présente qu'il me revient d'habiter et pour celle, à venir, que j'entends improviser pour la faire fructifier. Mieux encore : je perçois le monde comme un théâtre qui ne doit pas se résumer à la scène convenue et au rôle écrit d'avance que je suis sensé y jouer, en m'y tenant laborieusement, pour satisfaire les spectateurs. Mais comme un théâtre qui peut s'étendre aussi aux coulisses qu'elles recèlent et aux possibilités d'improvisation qu'elles incitent à y fomenter avant d'aller les tester sous de plus vastes projecteurs. Acteur de ma vie, je suis bien décidé à le devenir et à le rester, mais à temps plein, auteur de mon propre texte et de ma propre scénographie.

* * *

C'est dans cet état d'esprit que me trouve le grand jour, celui où j'entreprends de lâcher soudain la main qui guide mes premiers pas. Ou plutôt de convaincre, d'un geste résolu, le détenteur de la dite main – il s'agit de mon père, en l'occurrence – qu'il est envisageable de lâcher la mienne. Bref, je me lance sans prévenir, bipède résolu et pour la vie ! Grisante improvisation pour moi, manifestations d'effroi un peu surjouées pour les témoins. Leurs mâchoires se crispent, ils font presque barrage à mes premières embardées. Bien sûr ! *Ex manus capere*, se déprendre de la main, s'émanciper : je connais les racines de ma langue natale. Ils saisissent les enjeux, mais ils font juste semblant d'indiquer que cela va un peu trop vite pour eux. Je veux bien souscrire, mais pas trop longtemps, à ce scénario – que je devine bien rôdé chez mes parents par les deux précédents de ma fratrie. En tanguant outrageusement sur mes deux jambes, je m'amuse donc à laisser croire à qui le veut que je peux tomber à tout instant, me blesser peut-être. Puis pleurer sans fin, contrit et dépit, appeler sur mon corps supposé immature le flot de consolations caressantes qui viendra sanctionner mes impudentes audaces. Sinistre pantomime, hélas ! Dès que je m'y livre, feignant la chute mais me contentant de trébucher sans m'affaler, je m'agace de constater qu'une autre main – celle de ma mère, par exemple – reprend aussitôt le contrôle de la situation et me rabat sur les premiers genoux venus. Un repli stratégique s'impose si je veux recouvrer le fil de mes intentions sans être durablement entravé par tant d'ambivalentes précautions. Je me livre alors, complaisant, à ce grand jeu à haute teneur symbolique qui semble tant plaire aux adultes, notamment à mes parents chavirés et perclus d'émotion (un rapide coup d'œil à mes frère et sœur me convainc que, fourbes observateurs de la scène historique, ils n'attendent quant à eux rien d'autre que ma dégringolade sur une plinthe pour célébrer l'événement à leur façon) : je me dirige en chaloupant de l'un, qui relâche son étreinte, à l'autre qui, accroupi, me tend les bras. Estimant autant que moi avoir reconquis et mis en scène la maîtrise de mes premiers pas, ils saluent de salves d'applaudissements un peu hypocrites

le premier mètre, puis les deux mètres, que je parcours sans l'aide de quiconque. Pour ma part, je prends l'air mi-nigaud mi-rodомont de circonstance de celui qui n'en croit pas ses muscles, ni ses nerfs. Pour un peu, je sortirais la langue et saliverais sur mon menton et mon plastron, sur le mode « *je m'applique mais je ne suis qu'un bébé, que ferais-je sans vous, etc.* »

Bien que solide et déterminé sur mes deux jambes, j'accepte de me livrer encore un jour ou deux à ces simulacres. Mais, pour finir, l'affaire est entendue : j'ai bel et bien rejoint le clan des bipèdes – sans renoncer à recourir encore, de temps à autre, à une quadrupédie conquise de longue date et parfois plus entreprenante, par exemple pour me faufiler entre les chaises du salon ou sous les buissons du square. Chacun fait mine de se réjouir de mon nouveau statut, sans en dissimuler les inconvénients : les objets et les motifs de mes explorations sont soudain devenus imprévisibles, j'ai aussi repéré les poignées de porte à ma hauteur et l'usage qu'on peut en faire, dès aujourd'hui et pour la vie entière. Ces nouvelles libertés me rapprochent de celles de tous les humains et, pour ma part, c'est sans ambages que je m'en félicite ! Cela fait des mois que j'observe mes congénères aller et venir çà et là, se livrer à toutes sortes de rituels plus ou moins enthousiasmants. A force de les avoir regardés faire, je mesure bien vite, maintenant, les avantages de ma toute récente conquête, ce qu'elle me permet d'envisager pour de vrai, et plus seulement d'imaginer. Pour commencer, je peux chercher et trouver les occasions d'échapper au cercle étroit de ma famille comme à celui de la crèche où, depuis peu, j'ai été inscrit. Plus tard, je pourrai sans doute appliquer mes recettes d'évasion au périmètre de cette école dont j'entends si souvent mes frère et sœur parler, entre excitation et exaspération, exaspération surtout. Je devine qu'il faudra bien plus que ces premiers pas que j'effectue aujourd'hui pour me soustraire vraiment, à ma guise et ma vie durant, à tous ces milieux contraints. Et que, l'adolescence venue, il me faudra aussi apprendre à enjamber les balustrades des fenêtres, les murs des enclos, d'autres barrières peut-être encore... Autant de gymnastiques à découvrir ou inventer pour gravir et descendre les pentes de l'existence selon ma seule inspiration.

Mais, dans l'immédiat, et peu après l'acquisition des attributs de la marche autonome, c'en est une autre qui m'accapare : celle des premiers mots que, depuis longtemps stockés dans les replis de ma mémoire, je parviens à extraire de ma gorge – au prix de devoir renoncer à l'exquise polyphonie de mes babils initiaux. Mieux encore : à peine ai-je prononcé ces mots qu'il me vient l'idée de les associer entre eux. Cela n'est pas sans produire non plus de puissants effets sur les auditeurs de mes recherches, surtout lorsqu'ils estiment, souvent à tort, en être les destinataires. Me voici donc devenu bipède et doté de langage : il paraît que cela fait de moi un animal distinct de toutes les autres espèces. Peut-être bien. De là à penser que cela m'ôte l'idée et l'intention, en cas de besoin, de mordre qui m'approche ou de me replier dans ma tanière, cela reste à vérifier ! Car, une fois dépassée la production des « *mamama* » et autres « *papapapa* », rudimentaires, inoffensifs, et en lesquels mes géniteurs semblent avoir plaisir à se reconnaître, j'expérimente le pouvoir d'autres syllabes, d'autres articulations.

A mon frère aîné qui m'interdit l'accès de sa chambre avec des grimaces de vampire, à l'épicier qui dénonce à la cantonade mon vol d'un abricot sur le rebord de son étalage, à la grosse dame de l'autobus qui me chatouille le menton et prétend m'appliquer sur la joue un « bisou » bien baveux, à tous je décoche un « *pas beau* » dont l'impact devant témoin, d'abord vengeur puis dissuasif, retient toute mon attention. J'en déduis assez vite l'intérêt d'enrichir ma palette verbale d'autres formules

magiques propres, mieux encore qu'à vexer et éloigner les importuns, à abolir sans barguigner la plupart des situations indésirables. Mon premier « *veux pas* » fait ainsi preuve d'une efficacité redoutable lorsque, par exemple, on veut m'imposer à la crèche la énième session du dirimant atelier d'« *éveil sensoriel* ». Nul besoin de renverser le bol de semoule ni d'envoyer valdinguer les carrés de mousse : ce seul « *veux pas* », suivi de mon départ sans retour du groupe de bambins, assure la restauration de ma dignité et, pour commencer, mon droit à opter pour des activités moins abêtissantes. Pas assez mures pour former des « R », mes cordes vocales ne me permettent encore pas de substituer à ce « *veux pas* » un peu sommaire le plus élégant « *préfère pas* », de haute réputation littéraire, qui deviendra bientôt ma formule préférée, et quasi imparable. Si, de même, j'échoue pour l'heure à réclamer à voix haute du « *jus de tomate* » – trop de dentales – , le basique « *moi veux cocola* » m'assure en revanche un accès quasi garanti, énamouré, à la délivrance de ces délicieuses tablettes dont je raffole presque autant.

Je renonce toutefois à dénommer d'une façon ou d'une autre ce qui résulte du statut de mon entrejambe – sur lequel, mais sans y accorder trop d'importance, je suis désormais fixé grâce à mes explorations manuelles entre couche sale et couche propre, et à mes premières stations debout devant l'un des miroirs de la salle de bains. Je ne refuse rien de ce que m'indique mon corps – à quoi bon, d'ailleurs ? J'accepte ainsi sans conteste le nombre de mes doigts et orteils. N'aspirant pour lui à aucune alternative, je n'ai nul besoin d'en énoncer et moins encore d'en dénoncer les composantes. Ce corps avec et dans lequel je suis né, qui croît et se transforme de jour en jour, n'est ni bon ni mauvais à mes yeux. Je n'ai pas de « *veux pas* » ou de « *préfère pas* » à lui opposer à ce stade. J'aviserais le moment venu.

Non, ce qui m'importe avant tout, c'est de décider de tout le reste. Et d'en décider seul. Au seuil de la vie encore un peu sécurisé où je me trouve, debout et babillant, je n'ai pas de meilleur conseiller que moi-même. A défaut de quoi, je le devine, beaucoup risquent de continuer à se mêler de tout. Or il n'en est pas question. Je suis et veux rester le seul auteur de ma propre existence. On voit bien à quoi mènent les collectifs ! En famille, tout est assigné. A la crèche, tout est désigné. Partout on m'interpelle par mon prénom, alors que je ne l'ai pas encore choisi ! On me dit ce qu'il faut faire, mais pas souvent pourquoi. Et nous voici tous répartis en catégories d'âges, bien en rang, à nous entraîner tous ensemble pour le désastre. Celui qu'on cause comme celui qu'on subit. Non, il n'est pas raisonnable de suivre cette voie-là ; je ne le « *préfère pas* ». Je choisis sans attendre la mienne, et elle s'appelle auto-définition.

Certes, je ne suis pas encore capable de remplir le frigidaire familial avec mes seuls petits poings, mais ceux-ci savent déjà en ouvrir la porte. Je décide un beau jour d'élaborer et consommer de la sorte mes propres menus. En cas d'opposition de quiconque, je lance une colère rouge ponctuée d'une salve de « *moi veux ça* » rageurs et de roulés à terre qui, l'un dans l'autre, impressionnent leur monde. On me laisse finalement faire après que, dument convoqué au bout d'une semaine d'un régime ainsi autogéré, le pédiatre vienne m'examiner – je lui fais alors moult rissettes – et me déclarer en excellente santé. Partie gagnée. Et pour toujours. Aujourd'hui encore, je ne m'alimente qu'à mon gré.

Bien vite aussi je mets fin à la cérémonie des couches. Plutôt que de gaspiller temps et énergie à m'entraîner à les changer moi-même, je décide sans hésitation de faire dorénavant tous mes

besoins, jour et nuit, dans le charmant pot de chambre rouge pour enfants dont, en leurs temps, les fesses de mes frère et sœur polirent successivement les rebords. Autour de moi, on ne voit pas en ceci l'affront indépendantiste – je n'ai pourtant que treize mois ! –, mais peu importe. On apprécie, trivialement, les économies de couches induites sur le budget familial. Puis on déclare juste qu'en ce domaine comme en celui des repas, je suis à l'évidence particulièrement précoce. Ce que je nie pas. Je pense seulement que tous les petits enfants sont précoces, le problème étant que l'immense majorité l'ignore ou, au mieux, n'ose pas le manifester. J'ai repéré à la crèche un môme dans mon genre, un peu plus jeune que moi, fille ou garçon je l'ignore et je m'en fiche, toujours habillé de rouge, et qui par exemple a déjà tranquillement démonté et remonté son berceau (alors que je me contente de longue date de l'enjamber). Nous nous observons du coin de l'œil. Nous n'avons pour l'instant rien d'autre à faire et à dire. Chacun son chemin. Mais nous savons tous deux que tout est déjà possible.

J'ai ainsi très vite obtenu de pouvoir sélectionner et placer dans un sac, chaque matin, les aliments sortis de frigidaire familial que l'on me servira à midi à la crèche. Les puéricultrices regimbent à juste titre : « *S'il fallait faire de même pour chaque enfant !* », objectent-elles. Mais, tous les enfants, cela ne me concerne pas. D'ailleurs, même de la crèche j'ai repéré comment m'enfuir, par un défaut dans le grillage de la cour ombragée. Donc, si elles veulent susciter un drame en me tenant tête, je connais la façon de riposter. Cette détermination doit se lire au fond de mes yeux, tout comme dans l'habitude que je leur ai imposée de décliner leurs câlins. Toujours est-il qu'on me fiche la paix et qu'on me laisse manger ce que je veux, choisir de fréquenter ou pas les activités débilitantes qu'on nous propose du matin au soir, et profiter de la sieste pour rêver en secret d'un ailleurs radical.

A propos de sommeil, j'ai aussi convenu avec moi-même de m'endormir et de m'éveiller comme il me chante. C'est-à-dire sans pleurs ni crainte du noir, la nuit venue, et en refusant absolument toute berceuse ou lecture de contes sous lumière tamisée. Sans alerter personne à trois heures du matin au motif des cauchemars que je fais parfois mais que je sais gérer avec une pointe d'humour. Et sans pleurs au matin non plus : je n'ai pas besoin de brailler pour aller me servir en lait et en biscuits là où je sais les trouver. Après quoi je vais me débarbouiller en me hissant le long du lavabo, puis choisir dans mon placard les vêtements de la journée, que j'apprends en un temps record à enfiler moi-même sans l'aide de personne. « *Franchement précoce* », commente-t-on de nouveau. Mais non : juste libre et tranquille dans mes choix, et finalement nul ne s'en plaint vraiment.

* * *

A la suite de quoi, et au fur et à mesure que je grandis, mes souvenirs se font un peu moins précis. Comme si le temps s'écrasait au fur et à mesure aussi que les séquences s'y répètent. Je découvre peu à peu les avantages et les inconvénients d'avoir voulu très tôt décider seul de tout ce qui me concerne directement, et de persister depuis lors dans cette intention. Les avantages sont évidents : ne subir aucune des conséquences, même apparemment favorables, des choix faits pour moi mais sans moi et qui, par définition, ne sauraient me convenir, tout du moins lorsque j'en ignore les motifs. Les inconvénients sont plus complexes à définir : ne pas pouvoir m'approprier les éventuels bénéfiques des choix qu'il m'est impossible d'effectuer et d'assumer sans intervention extérieure et dont, de ce fait, les conditions de réalisation m'échappent en tout ou partie. Mais pas pour longtemps, je présume.

Face à ce dilemme, dont les deux branches me permettent de toujours situer en autrui et jamais en moi-même la source de toute contrainte, je finis par me dire que le choix le plus intéressant à opérer est de ne jamais choisir, ou le moins souvent possible. Dans la mesure où mon statut d'enfant, sans m'obliger à plus d'efforts que quelques sourires de reconnaissance sincères ou de façade, m'assure le gîte, le couvert et le blanchissage, tout le reste peut m'indifférer. Sans requérir de point de vue ou de prise de position de ma part.

Je peux aisément rester dans un coin une demi-journée voire une journée entière à ne rien faire, et cela me convient tout à fait. Dès que je suis en âge d'accepter une tablette fourmillant de jeux idiots, puis un magazine ou un livre prétendument « pour enfants », je les pose sur mes cuisses et je les consulte – ou fais mine de les consulter – de temps à autres pour justifier et préserver mon inaction.

Je peux aussi partir explorer de ma propre initiative tout autre coin qui soudain m'intéresse, et m'y faire oublier jusqu'à l'heure du repas – ou, depuis que je suis rentré à l'école – jusqu'à celle de la récréation (autre occasion d'explorations inédites). Si l'on s'avise de me proposer quelque activité ou quelque apprentissage dont l'intérêt immédiat m'échappe – n'ai-je pas réussi à acquérir la lecture sans l'aide de quiconque ? – , je parviens maintenant à articuler un « *moi préfère pas* » de plus en plus résolu et dissuasif. Et comme, en échange de ces refus passifs et quasi systématiques, je ne me livre à aucune « bêtise » – comme on dit autour de moi – , chacun finit par s'en accommoder. Et en effet, je ne me comporte pas comme une « bête », un de ces « enfants sauvages » dont j'ai entendu parler par la psychologue scolaire venue très vite évaluer mon état mental et repartir les bras ballants de découragement. Non, je me conduis comme un placide petit être humain qui « préfère » simplement, sans en faire un drame, se mouvoir au degré zéro de la communication. Et on finit par me laisser tout aussi tranquille que je laisse chacune et chacun tranquille autour de moi.

Et le fait est que je grandis sans problème. Je ne suis jamais malade. Si jamais mon nez vient à couler ou à saigner, je ne laisse personne d'autre que moi le tamponner de l'un de ces *kleenex*, même usagés, dont je munis toujours le fond de mes poches. Je ne vais jamais mener de razzias ou d'enquêtes dans les chambres de mes frère et sœur. Ils m'en sont reconnaissants, et ne franchissent jamais non plus le seuil de la mienne, même – et surtout – quand j'y suis. Certains matins, pour me distraire, j'enfile des vêtements (et autres attributs) dits « de fille », d'autres matins des vêtements (et autres attributs) dits « de garçon », mais le plus souvent des vêtements indifférenciés – ce sont d'ailleurs les plus confortables.

En famille, à la crèche puis à l'école, et maintenant que le registre des mots que je prononce s'est considérablement enrichi en même temps que la grammaire qui me permet de construire des phrases, je dois parfois opter pour la nécessité de formuler, préciser voire argumenter quelque point de vue personnel sur ce qu'on veut m'imposer. Mais je constate que cela complique en général mes relations et risque de les rendre conflictuelles – or j'évite de gaspiller mes forces en les employant à de tels scénarios – , si bien que je préfère le plus souvent annoncer gentiment que « *je ne préfère pas* ». Autrement dit, « choisir de ne pas choisir » s'énonce dans mon cas : « préférer ne pas préférer ».

Je vais donc maintenant à l'école, où j'accepte quelquefois de dessiner (mais toujours des motifs géométriques, jamais des « bonhommes », ils appellent trop de commentaires) et de faire mine de copier et recopier des lignes de syllabes – ce en quoi d'ailleurs j'excelle, sans effort particulier : j'ai appris seul, et en secret, à écrire en même temps que j'apprenais seul à lire. Mais, le plus souvent, je reste assis à ma place, les bras sagement croisés et posés sur la table, me balançant discrètement de temps à autre sur les deux pieds arrière de ma chaise quand je m'ennuie trop. A moins que je finisse par me lever de mon propre chef et me rendre en silence vers le « coin lecture » pour feindre d'y consulter quelque fascicule ou fiche pédagogique, ce que la « maîtresse » – et l'année scolaire suivante le « maître » – renoncent assez vite à m'interdire. De façon générale, je ne réponds que rarement aux sollicitations des autres enfants et moins encore à celles de la « maîtresse » ou du « maître », dont je vois bien qu'au fond ils se satisfont assez bien de mon attitude tant ils sont accaparés par celle des bavards, des « hyperactifs » et autres trublions qui perturbent la classe. Sans compter le fait que, pour avoir la paix, je prends soin de réussir parfaitement toutes les tâches graphiques ou gymniques enjointes aux « élèves », comme ils nous appellent, pour évaluer nos progrès. Si je choisis ici d'accomplir mes « devoirs », c'est parce que je choisis surtout de ne pas être importuné à ce sujet. Une fois de plus, j'apprécie de la sorte les avantages de certains inconvénients, sans me laisser duper – du moins je l'espère – par mes compromissions.

Je finis ainsi par réaliser qu'à quelques exceptions près – quand par exemple, certaines nuits, surtout de pleine lune, il me prend l'envie de quitter mon lit et ma chambre puis, ayant bien vérifié que, « chez moi », tout le monde dort bien profondément, d'enfiler un gilet et d'aller faire quelques pas dans la rue pour jouir du silence qui, enfin, l'enveloppe – par réaliser donc que la plupart du temps et globalement je compose assez bien la figure de l'« enfant facile à vivre » ou encore de l'« élève idéal ». Les adultes et les enfants qui me côtoient, plus que je ne les côtoie moi-même, ont fini par se résigner et peut-être même par adhérer à mes « préférences ». Je ne suis pas un souci pour eux et, par conséquent, ils ne sont pas un souci pour moi.

J'ai fait comprendre de longue date, et finit par obtenir, qu'on me prénomme désormais Claude. Et, bien que je sache depuis la fin de ma première année de vie à quoi m'en tenir sur mon sexe de naissance, j'évite soigneusement d'afficher le moindre signe « genré » distinctif. En famille, on ne m'impose rien à ce sujet et on me laisse m'habiller selon mon bon vouloir, me tourner selon les jours vers telle ou telle catégorie de jouets ou de lectures. En classe, j'ai habilement réussi à ce qu'on me traite en fille, garantie avérée d'être moins harcelé et pris en meilleure considération par le système scolaire. Aux ateliers du soir, au centre de loisirs, en colonie de vacances, en revanche, je me laisse traiter en garçon, ce qui me donne accès à des activités que j'apprécie un peu plus que celles qu'on semble destiner aux filles.

Quoiqu'il en soit – vie familiale, parcours scolaire, loisirs – , je ne cède en rien sur mon postulat de départ : je suis et reste d'une façon ou d'une autre le seul à décider de ce que je fais ou ne fais pas, et à arbitrer le cas échéant les situations moins favorables à l'aide de mon fameux « *je ne préfère pas* ». De cette formule magique et décriée, je finis par apprendre en fouillant à l'occasion la bibliothèque de mon grand-père qu'elle a eu, en la personne d'un écrivain américain, un illustre promoteur, et qu'elle a aujourd'hui, en les personnes de tel ou tel psychanalyste ou de tel ou tel éducateur, de farouches contempteurs. Remède à l'aliénation sociale pour l'un, porte ouverte à de funestes désocialisations pour les autres. Je préfère ne pas avoir d'avis à ce sujet.

Quant à moi, arrivé maintenant au seuil de l'adolescence, j'observe que je passe de plus en plus inaperçu. J'ai grandi sans entraves, ou en les mettant à distance, ne m'opposant à rien pour ne rien avoir à accepter. J'ai tracé mon chemin sans guide, et sans inconvénient non plus. Ne suscitant ni conflit ni enthousiasme et donc, à force, qu'une croissante indifférence, devenu plus lisse qu'un bouclier pour les uns, qu'un miroir pour les autres, j'ai fini par me faire quasiment oublier. Je ne prête moi-même qu'une attention toute relative à ce que je suis et suis devenu. Tout serait au fond pour le mieux, et une éternelle ataraxie assurée jusqu'à ma mort, si mon corps ne venait maintenant me faire savoir qu'un choix important allait bientôt échapper à ma maîtrise : celui de devenir un homme ou une femme, avec tout ce que cela suppose de conduites et de parcours imposés.

Le bébé tout puissant que je fus et suis parvenu d'une certaine façon à demeurer, tout en acceptant de grandir en bipède doté de langage, a négligé ce détail : un jour ou l'autre, mais à échéance non discutable, il ne serait plus possible de dire « *je ne préfère pas* » au principal de mes interlocuteurs, à savoir mon propre corps. J'ai su conserver, comme à l'époque où je portais des couches, une neutralité pratique et de bon aloi à l'égard de mon sexe. Nul ne m'en a tenu grief, et moi le premier. Mais me voici entré au collège – un peu plus jeune que de coutume, châtement auquel je n'ai pas réussi ni même pensé à m'opposer en tant que trop bon élève régulièrement surclassé – et dès le premier jour je considère, dans la cour et les couloirs, les moustaches qui poussent sous le nez des uns, les seins qui pointent sous les *tee-shirts* des autres, et *tutti quanti*. Je comprends que je ne vais pas pouvoir échapper à cette partition qui s'affiche sur tous les corps, et que le mien va me dicter son choix quoique je fasse.

Je retrouve par hasard dans ma classe mon comparse perdu de vue depuis la crèche, cet autre enfant, toujours vêtu de rouge, qui « ne préférerait » pas non plus. Nous nous faisons de loin un discret signe de reconnaissance. Pendant plusieurs jours et semaines, nous en restons là. Nous savons tous deux ce qu'il en est d'avoir vécu et traversé nos premières années de vie fidèles à notre détermination. Et nous savons que nous savons tous deux ce que l'autre sait. Et aujourd'hui redoute.

Ce n'est qu'après les vacances scolaires d'automne que nous allons l'un vers l'autre. « *Alors, fille ou garçon ?* », dis-je d'emblée, déclenchant sa question en retour : « *Alors, homme ou femme ?* ». Dans un premier temps, les spécialistes du non-choix que nous sommes devenus restent perplexes. Notre perplexité se redouble du fait que nous ne sommes pas habitués à l'éprouver – nous savons depuis toujours ce que nous ne voulons ou ne préférons pas – et que nous sommes moins habitués encore à nous ouvrir de nos décisions – ou de nos hésitations – à autrui.

Aussi attendons-nous que soient franchies les fastidieuses fêtes de fin d'année pour reprendre nos échanges. Nos réflexions, et certains des cadeaux genrés que nous avons reçus ces derniers jours, nous ont tous deux conduits aux mêmes positions : foin de la perplexité, reprenons la main sur nos volontés, ce ne sont pas nos misérables corps qui vont nous les dicter, etc. ! Et avant que la biologie et l'anatomie ne s'en mêlent, nous allons tous deux, pour une fois, prendre l'initiative... et la parole. Face à l'assemblée des adultes, et en poussant nos parents à mobiliser tous les médecins qu'il faudra, nous allons faire savoir que, selon la formule désormais consacrée, nous ne sommes « pas nés dans le bon corps » et qu'il convient sans plus attendre que nous changions de sexe et de genre. Comme nous nous sommes confiés l'un à l'autre, et que nous savons que nous sommes tous deux de sexe de

naissance différents, nous pourrions ainsi mieux échanger nos expériences, les rendre plus complètes, et vérifier de la sorte que nous avons fait le bon choix.

* * *

Cinquante ans plus tard, il s'avère que nous avons à ce point fait le bon choix que, à l'issue du collège, du lycée et des études professionnelles, nous avons choisi et fini par nous établir en couple et que nous vivons toujours ensemble. Aucun de nous n'a jamais fait de concession à l'autre, n'a abdiqué du moindre de ses choix. Nous n'avons pu et su partager que des « préférences » quand elles convergeaient. Tel a été notre... choix de mode de vie. Jamais de conflit ni de menace de rupture dans ces conditions. Bien sûr, nous n'avons pas eu d'enfants, ni souhaité recourir à des stratagèmes de tous ordres, esclavagistes ou médicaux, pour en obtenir. Nous aurions eu trop peur que ces enfants soient et deviennent deux fois plus dociles que nous. Ou deux fois moins.

Paris – Haut-Crêt, avril-mai 2023

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Mémoires d'un bébé - 2023

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2023

Paris, 2023

ISBN 979-10-394-0653-6